

# Objectif Terre

Les photographies de notre planète vue de l'espace ont bouleversé notre représentation du monde. Une vision entre sentiment écologiste et espoir de puissance



Les astronautes d'Apollo 8 ont réalisé la première image en couleurs de la Terre (vue depuis la Lune) en décembre 1968.

NASA/SPL/COSMOS

Gaspard Félix Tournachon, dit Nadar (1820-1910), photographe, aéronaute et dessinateur français. Vers 1860.

ADOC-PHOTOS/AE



JULIE CLARINI

Une bille bleue dans le grand vide obscur. Fragile et belle, abandonnée. Cette image de la Terre couverte d'eau, semblant lumineuse, prise en 1972 lors de la mission Apollo 17, est devenue dès sa diffusion le symbole de notre exception et de la solitude de notre vie interstellaire (jusqu'à preuve du contraire). Le cliché a fonctionné comme une révélation : aucune issue de secours pour ses habitants. Nous devons prendre soin, préserver, maintenir en vie cette biosphère, que l'humanité foule et admire depuis si longtemps, mais aussi exploite, pollue, épuise. La sensibilité environnementaliste connaît ces années-là un regain de vigueur, tandis que l'image se diffuse massivement dans les grandes institutions internationales comme dans les publications de la contre-culture américaine.

Ces photographies venues de l'espace ont bouleversé notre représentation du monde. Que la Terre fût sphérique et suspendue dans le vide n'était qu'une idée abstraite, avant de se préciser dans ces clichés. De même pour l'espace, que l'on découvre à cette occasion obscur, sinon hostile. Dans son ouvrage *La Terre vue d'en haut. L'invention de l'environnement global*, le spécialiste en histoire de l'environnement Sebastian Vincent Grevsmühl retrace l'onde de choc de ces images dans nos consciences, expliquant comment elles nous ont inculqué la sensation angoissante de l'isolement terrestre. On parle à l'époque du « vaisseau spatial Terre » et de l'homme au gouvernail, naviguant dans le grand silence de l'espace. Cette métaphore, omniprésente dans les années 1970, « incarne la "nouvelle" vision du monde d'une planète close et fermée », précise l'historien ; elle permet de « rendre l'unicité de la Terre et notre destin commun visibles ».

## Motivation guerrière

On pourrait trouver une forme d'ironie à voir ces photographies, résultats des espoirs de maîtrise si caractéristiques de la guerre froide, provoquer la montée d'un puissant sentiment environnementaliste. La volonté de surveillance militaire devenue le creuset d'une pensée défendant la protection de la nature : qui eût cru à un pareil retournement ? Toute la force de l'ouvrage de Sebastian Vincent Grevsmühl tient dans l'analyse de ce point aveugle, dont il suit l'évolution à travers l'histoire – mais aussi la contradiction.

Car, depuis longtemps, le regard vertical est associé à la guerre. En 1794, le Comité de salut public crée une nouvelle compagnie, les « aéroliers militaires », installés dans des ballons captifs. Ils permettent de suivre les mouvements de troupes de l'armée autrichienne. Soixante ans plus tard, Nadar, pionnier de la photographie aérienne, se lance dans ses expériences d'« objectif renversé » depuis un aérostat, dont les applications scientifiques et militaires sont censées aider à lever des « fortifications » ou à conduire « une armée en marche ».

Dans les années 1960, les premiers clichés de la Terre vue de l'espace sont investis de la



Lever du soleil se reflétant sur le golfe du Mexique vu depuis le module Apollo 7, le 20 octobre 1968.

ADOC-PHOTOS/BF



La Terre vue par Apollo 17, en 1972.

NASA

même aspiration au contrôle et à la supériorité militaire et technique – et du même espoir de puissance. Pour Grevsmühl, c'est assez clair : une motivation guerrière existe au-delà de l'émerveillement qu'ont provoqué, et que suscitent encore, les photos de notre planète vue du ciel.

Pourtant, une anecdote révèle tout le paradoxe de ces images : les deux clichés qui sont devenus des icônes de la pensée écologiste, le « Lever de Terre » (1968) et « La Bille bleue » (1972), ont été pris par les astronautes. Elles sont nées d'une fascination individuelle, pas d'une machine programmée. Le comble, les membres de l'équipage d'Apollo avaient dû insister, faisant valoir leur qualité de pilotes et non de simples cobayes, pour qu'on installe des hublots dans les capsules spatiales. Ces photos témoignent ainsi, dès leur conception, d'une tension entre la volonté aveugle de pouvoir de la NASA et l'émotion humaine et esthétique des astronautes.

C'est cette double généalogie que rappelle Sebastian Vincent Grevsmühl. Elle lui permet de pointer le développement d'un type de sensibilité environnementaliste empreinte, dès ses débuts, de science et de maîtrise. Si cette planète bleue, admirée de si loin que l'homme en a disparu, a d'abord pu se confondre avec un « vaisseau spatial », c'est qu'elle a été perçue comme un objet technique. Or cette représentation autorise, voire appelle, des interventions et des réparations. Pour les tenants de cette vision technicienne et déshumanisée, il existe des solutions pratiques à la vulnérabilité de notre planète. C'est la « géo-ingénierie », dont les idées gagnent du terrain, qui propose un traitement global des maux terrestres : ses défenseurs proposent par exemple de diffuser un épais aérosol de soufre dans la stratosphère pour voiler la lumière solaire, ou bien de fertiliser les océans avec d'énormes quantités de fer pour accroître le plancton végétal et capter le CO<sub>2</sub>, ou encore de désaxer la Terre...

Cet avenir terrestre, assuré par une rationalité froide et globalisante considérant la planète davantage comme une technosphère que comme une biosphère, nous éloigne d'une conception prônant la proximité intime de l'homme avec la nature. Celle-ci, familière à l'art classique du paysage, portée à son apogée par la peinture romantique allemande du XIX<sup>e</sup> ou aujourd'hui par celle d'Ina Bierstedt, nous enjoindrait plutôt de rester sur Terre, et de la regarder au ras du sol. Un souhait que partage Sebastian Vincent Grevsmühl, qui dénonce volontiers les « experts sauveurs » et « les géotechnocrates autoproclamés ». La politique est, au sens strict, une question de point de vue. ■

À LIRE  
« LA TERRE VUE D'EN HAUT. L'INVENTION DE L'ENVIRONNEMENT GLOBAL » de Sebastian Vincent Grevsmühl (Seuil, 2014).